

Bücherbesprechungen = Comptes rendus

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Asiatische Studien : Zeitschrift der Schweizerischen
Asiengesellschaft = Études asiatiques : revue de la Société
Suisse-Asie**

Band (Jahr): **12 (1959)**

Heft 1-4

PDF erstellt am: **04.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

BÜCHERBESPRECHUNGEN · COMPTES RENDUS

DAGNY CARTER, *The Symbol of the Beast. The animal-style art of Eurasia.* 204 p., 48 pl. New York, The Ronald Press Co., 1957.

L'art animalier de la Russie était connu dès le XVIII^e siècle ; canalisée par le tzar Pierre le Grand, la chasse aux trésors artistiques a été à la base des célèbres collections de l'Ermitage. Comme nous ne connaissons généralement même pas l'origine de ces objets, dont un grand nombre proviennent de tombeaux pillés, nous ne pouvons les situer de manière sûre ni géographiquement, ni chronologiquement. Les travaux archéologiques systématiques sur l'art animalier n'ont débuté que dans la seconde moitié du XIX^e siècle ; ils ont reçu une impulsion particulière de la part des archéologues soviétiques. (Rappelons à ce propos la belle exposition de l'art eurasiatique organisée en 1934 à Vienne, avec le concours de M^{me} Mélanie Stiassny.)

Le livre de M^{me} Carter fait pendant à celui, paru sensiblement en même temps, de M^{me} Tamara Talbot Rice, *The Scythians*. Les deux ouvrages, qui présentent certaines analogies, se distinguent par une belle présentation, de beaucoup supérieure à celle des éditions courantes.

Déjà connue par son livre *Four Thousand Years of China's Art*, M^{me} Carter ne prétend pas faire autorité en la matière. Elle reconnaît de bonne grâce qu'elle a pris soin d'éviter les questions compliquées qui prêtent à controverses et pourraient dérouter le lecteur. L'auteur atteint admirablement le but qu'elle s'est proposé, en présentant un ouvrage de belle vulgarisation – nullement dans un sens péjoratif – qui vise un vaste public cultivé. Le savant y trouvera toutefois également son compte. Cette attitude effacée explique peut-être le nombre excessif et un peu irritant de citations reproduites entre guillemets. La bibliographie est bonne, mais elle accuse nombre de coquilles et elle aurait gagné à être plus à jour. Elle aurait par exemple pu comprendre le vol. I de *Otcherki Istorii SSSR* (Aperçu de l'Histoire de l'URSS) de l'Académie des Sciences, mais surtout le *Chinese Bronze-Age Weapons* de Max Loehr, ouvrage qui traite abondamment des relations entre la civilisation chinoise et celles de l'Asie Centrale. Quant aux clichés reproduits dans le livre de M^{me} Carter, ils ont trait en grande partie à des collections occidentales ou proviennent d'autres publications. Ils laissent donc trop souvent de côté les trésors inépuisables des collections soviétiques. Conduit par l'auteur à travers le temps et l'espace, de la Mésopotamie en Scandinavie et de la Chine en France, le lecteur trouvera que, malgré ces quelques imperfections, le livre est fascinant et déborde de faits et d'idées.

L'auteur passe en revue l'art des Scythes, lesquels ont occupé le sud de la Russie au début du dernier millénaire av. J.-C., celui de la Sibérie – notamment la région du Yénisseï (avec Minussinsk) et l'Altaï (avec Pazyryk) –, celui des monts d'Oural

(Ananino, Perm, etc.) et du Caucase¹. Poursuivant ses investigations en dehors de la Russie, elle passe en revue l'art animalier du Luristan (Iran N. O.), découvre seulement en 1929, mais bien plus ancien que celui des steppes d'Eurasie, celui du Kurdistan, de la Mongolie, du désert d'Ordos et des régions voisines, ainsi que d'autres parties de la Chine. (M^{me} Carter a eu, du reste, la chance de recueillir au cours de ses voyages en Chine et en Mongolie plusieurs centaines de bronzes d'Ordos.)

Lors de «l'invasion des barbares», l'art animalier des steppes se répandit vers l'ouest, notamment par la Hongrie, où diverses peuplades telles que les Celtes, les Sarmathes, les Goths, les Huns et les Avars laissèrent de nombreuses traces. A l'époque mérovingienne cet art se retrouve en Europe occidentale. Il a fleuri en Scandinavie – notamment sous les Vikings –, en Angleterre et en Irlande.

Sans vouloir minimiser ce qu'il y a d'original et de distinctif dans chacune des diverses manifestations artistiques que l'on vient de citer, l'existence de liens entre ces diverses civilisations nous paraît s'imposer. Si l'auteur n'étudie pas en détail les théories concernant ces relations, le choix très judicieux des clichés nous paraît être d'autant plus éloquent. Le félin attaquant un autre animal, thème très fréquent de l'art animalier eurasiatique, se trouvait déjà dans les représentations de trois mille ans plus anciennes d'Ur et dans celles de Mycènes. Des ornements en bronze, notamment des têtes d'oiseaux, trouvés entre autres en Oural (Ananino), auraient été tout à fait à leur place parmi les objets mycéniens du Musée national d'Athènes. Un griffon qui se trouve au musée d'Olympie, aurait pu être un objet gothique, ou encore un objet avare trouvé en Hongrie.

Certains objets découverts en Altaï (Pazyryk) présenteraient des analogies avec l'art hittite du second millénaire av. J.-C., mais ils décèlent également des influences chinoises. L'art animalier de Minussinsk (Sibérie) paraît s'apparenter à celui du désert d'Ordos. Ce dernier connut le symbole de l'arbre de vie, que nous rencontrons au Kurdistan et qui nous est, bien entendu, familier dans l'art bouddhique; dans l'art du Kurdistan nous retrouvons en outre des influences scythes, mais également iraniennes et assyriennes; dans les bronzes du Luristan l'influence de Sumer et de Babylone est évidente, mais les analogies avec l'art de l'Eurasie et celui de l'Europe le sont également. Les analogies entre l'art animalier des Vikings et celui, bien antérieur, de l'Eurasie, sont frappantes, mais l'auteur mentionne également des similitudes entre l'art des Vikings et l'art qui existait en Chine 800 ans auparavant.

L'étude des objets d'art animalier est d'autant plus importante pour la connaissance des civilisations disparues et de leurs influences réciproques, que certaines d'entre elles n'ont pas laissé de documentation écrite et que le caractère essentiellement mobile et fugitif de ces populations explique la rareté des vestiges architecto-

1. Le lecteur trouvera des indications sur les découvertes soviétiques en Asie, et notamment sur l'art des Scythes, ainsi qu'une carte géographique spécialement adaptée, dans notre étude: *Archéologie Soviétique en Asie*, parue dans le vol. XI, 1957/58 de la présente revue.

niques qu'elles ont pu laisser derrière elles. Ajoutons encore que les découvertes providentielles faites récemment à Pazyryk montrent, de manière inattendue, l'importance de l'utilisation du bois dans l'art animalier primitif². G. FRUMKIN

RUDI PARET, *Mohammed und der Koran*. Urban-Bücher. 160 S. Stuttgart, Kohlhammer, 1957.

Islam – The Straight Path. Islam interpreted by Muslims. Edited by KENNETH W. MORGAN. 453 S., New York, The Ronald Press Comp. 1958.

Rudi Paret beschränkt sich darauf, ein sachliches Bild von Mohammed und seiner Offenbarung nach dem heutigen Stand der Forschung zu geben, während das zweite Buch eine gesamthafte Schau des Islam, durch gläubige Muslime für Okzidentale, besonders für amerikanische Leser dargestellt, zu bieten versucht.

Bei Paret sind die orientalischen Quellen, die oft in wörtlicher Übersetzung vorgelegt werden, wohl abgewogen neben die neuesten Ergebnisse kritischer Studien okzidentaler Gelehrsamkeit gestellt, z. B. wird an Hand der einschlägigen Suren das jüngst aufgeworfene Problem erörtert, ob am Ursprung von Mohammeds Vorstellungen ein gütiger Schöpfergott oder ein streng über dem Letzten Gericht thronender Allah steht. Die zahlreichen tendenziös-polemischen Darstellungen Mohammeds kommen alle zu Wort, doch keine wird übermäßig hervorgehoben, wie es etwa mit Grimmes stark soziologisch betonter Deutung leicht hätte der Fall sein können. Alle maßgebenden Faktoren, die das komplizierte Bild des islamischen Propheten ausmachen, werden erwähnt, aber nie wird der Mittelpunkt, die religiöse Berufung, aus dem Auge verloren. In einer schlichten, klaren Sprache verbindet sich eine verständnisvolle Würdigung der oft recht schwierigen Quellen mit den Ergebnissen okzidentaler Gelehrsamkeit. Das äußerlich so anspruchslos erscheinende Bändchen, das für einen größeren Leserkreis bestimmt ist und daher des wissenschaftlichen Ballastes entbehrt, stellt auch für den Fachmann einen willkommenen Leitfaden dar; kurz, es liegt ein Buch vor, an dem man bei der Behandlung des Stoffes inskünftig nicht achtlos wird vorbeigehen können, doch darüber hinaus ist es, in seiner einheitlichen Art, ein kleines Kunstwerk, wie ein Okzidentale den Ursprung des Islams anschaulich zu gestalten vermag.

Ganz anderer Natur ist *Islam – The Straight Path*, ein Buch, das sich ein viel breiteres Ziel steckt, da es die ganze Welt der Glaubenslehre Mohammeds durch die Feder von elf Muslimen darstellen will. Dazu kommt noch, daß die einzelnen Beiträge teilweise in verschiedenen Sprachen abgefaßt und ins Englische übertragen wurden.

2. Voir à ce sujet le très beau volume publié par le musée de l'Ermitage en 1958, donc postérieur à celui de M^{me} Carter: *L'art ancien de l'Altaï*. Texte russe avec traduction française de M. Griaznov. 64 photographies par A. Boulgakov.

Diese Vielzahl von Autoren bedingt den Mangel einer straffen Einheit des Werkes, ganz abgesehen von mehreren unliebsamen Wiederholungen. Mögen außerdem die einzelnen Beiträge auch sehr unterschiedlich sein – dazu trägt schon bei, daß die Autoren sich von Ägypten bis China verteilen –, so bleibt das Ganze doch ein beachtliches Unternehmen. Sein Grundgedanke wird u. a. am Anfang des 4. Kap., S. 144, wie folgt ausgedrückt: «... Islam is not merely a body of doctrines expressed in the Qur'an and the prophetic Traditions; neither is it best represented by the orthodox school at any particular time. It is a living religion which has received and is still receiving its vitality from the people who confess it; it is a great movement which has passed through various stages of development over its long and complicated history, influencing and being influenced by the religious and cultural forces in its environment...» Und weiter unten steht: «... The earliest rationalists were known as Mu'tazilites, and the mystics of Islam are the Sufis...» E. A. Affifi, ein Ägypter und Autor dieses Beitrages, stellt weiterhin richtig fest, daß das hellenische Erbe von den Muslimen völlig umgestaltet wurde, doch die Abhängigkeit der islamischen Theologie von der christlichen im Mittelalter, wie sie namhafte westliche Gelehrte nachgewiesen haben, wird allzu leichtfertig in Abrede gestellt (S. 150). Bei der Erörterung von Determinismus und freiem Willen (S. 156) meint der Verfasser, sie seien aus zwei Auffassungen Allahs geflossen, und zwar dem Gerechten und dem Allmächtigen, jener weiter oben erwähnten frühen Gottesvorstellung Mohammeds. Damit ist auch hier, vom gläubigen Muslim, die Brücke zur neuzeitlichen, okzidentalischen Koraninterpretation geschlagen. – Die Bedeutung der Sufik im Islam wird richtig erkannt, und S. 167 steht der treffende Satz: «... After a long period of hard struggle, Sufism established itself in two quite different ways: as a religious philosophy and as the popular religion of Islam...» Gerade die Popularisierung des Islams durch die Sufi hat in der Neuzeit viel zu seiner Ausbreitung beigetragen, wie es an den vielen synkretistischen Formen in Indonesien offenbar wird (S. 359, 419). Aufschlußreich ist die Darstellung der Šī'a durch einen ihrer Bekenner und wie er den Unterschied zur Sunna, zur Orthodoxie, umschreibt, so S. 212: «... Generally speaking, there is disagreement between the Shi'as and the Sunnis concerning the fourth major principle, the Imamate, for none of the other sects of Islam consider it to be a major principle of faith. The Shi'as believe that the Imamate was established by prophecy and is essential for guiding the people; just as God appoints prophets to protect the religion, he also appoints Imams. The sunnis, on the other hand, believe that the selection of the successor of a religious leader is the direct responsibility of the people, who are free to choose whomsoever they like. For them, the one they elect replaces the Prophet; it becomes his responsibility to protect the religion, and the people should obey him...» Der Unterschied der Šī'a zu den einzelnen Sekten und Auffassungen wird wie folgt (S. 213) umschrieben: «... The Ash'arites have accepted determinism and the Mu'tazilites believe in free will, but

the Shi'ites believe that the arguments of both sects are inadequate. Shi'a takes the middle position and believes that there is neither complete determinism nor complete freedom on choice, but there is something between these two...»

Abgesehen von kleineren Irrtümern, wie z. B. S. 241 die Berber als Relikte von Romanen und Wandalen zu bezeichnen, sind alle auf die Gegenwart bezüglichen Kapitel höchst interessant, sei es die Beschreibung der muslimischen Intellektualität in Indien oder im großtürkischen Bereich, sei es die Darstellung des Islams in China oder in Indonesien. Historisch wäre hier manches zu berichtigen bzw. zu präzisieren, aber die Daten der Neuzeit sind außerordentlich aufschlußreich, so z. B. S. 349 die Angabe, daß in China viele Muslime, deren Namen mit dem Buchstaben M anfangen, und das sind deren sehr viele, sich *Ma* nennen; daher auch das chinesische Sprichwort: «Neun *Ma* unter zehn Muslimen.» In Taiwan (S. 353) sind die Muslime ganz von der restlichen Bevölkerung assimiliert worden, doch sie essen kein Schweinefleisch. Das Religiöse ist in China sehr oft soziologisch umgelegt, so sind gewisse Berufsklassen den Muslimen vorbehalten, wie z. B. die Metzger (S. 354). Auch im Äußeren der Moschee ist kein Unterschied mehr erkennbar (S. 357). China hat, wie kaum ein anderes Land, den Islam in seiner Erscheinungsform gewandelt. Der Sufismus, der sich sonst hier nicht entfaltet hat, ist mit der Philosophie des Lao Tze synkretistisch verschmolzen (S. 359). Auffällig ist in China, und noch mehr in Indonesien, wie der Islam in der Neuzeit entarabisiert wurde – Koranübersetzungen in die Landessprachen sind ganz geläufig, und nur ein sehr geringer Prozentsatz der Gläubigen kennt die einfachsten Glaubenssätze in arabischer Sprache – doch damit parallel geht auch die Verquickung der Anhänger des Islams in die moderne Tagespolitik.

Es konnte nicht ausbleiben, daß die 500 Millionen Muslime des ganzen Erdballes vom Nationalismus unberührt blieben. Dessenungeachtet hat der Islam bei aller Vielfalt der Erscheinungsformen die große Einheit des Glaubens und des Lebensgefühls seiner Anhänger erhalten, die auf einer der letzten Seiten (S. 428) ihren lapidaren Ausdruck im Satze «art for art's sake is unknown in Islam» fand. Mohammeds Lehre erhebt den Anspruch, das ganze Menschendasein zu bestimmen. So war es einst und so ist es noch heute. Das gibt bis in unsere Tage – sogar abgesehen von der arabischen, heiligen Schrift und Sprache – allen islamischen Ländern ein eigenes, unverkennbares Gepräge.

Islam – The Straight Path wird durch die weiter oben erläuterten Nebenumstände nicht zum kleinen Kunstwerk, wie es das Bändchen aus der Feder Rudi Paretz ist, doch bleibt das Buch für uns Okzidentale sehr wertvoll, da das Werk eine repräsentative und sehr gute Selbstdarstellung der islamischen Welt von heute bietet.

C. E. DUBLER

DR. J. HANS, *Dynamik und Dogma im Islam. Zeitgenössische Randglossen zur Rechts-, Staats- und Sozialordnung. Zweite Auflage, 127 S. Leiden, E. J. Brill, 1960.*

Die Schrift gibt eine allgemeinverständliche Darstellung der politischen, wirtschaftlichen und rechtlichen Gegenwartssituation der islamischen Staaten von Marokko bis Indonesien. Das Hauptproblem dieser ruht in den angeblich unveränderten Satzungen des religiösen Gefüges der Muslime (dem Dogma), die in lebendigem Widerspruch zum sich überstürzenden Wandel der Gesellschaft (der Dynamik) von heute stehen. Dies wird z. B. am «Staatsrecht in Theorie und Wirklichkeit» dargestellt, wobei der Verfasser sehr geschickt mit der Definition der arabischen Termini beginnt, die nicht ohne weiteres einer ganzen Reihe von okzidentalischen Begriffen gleichgesetzt werden können. Im Islam ist die Grundlage aller Rechtsordnung die im Koran fundierte *šarī'a*, das kanonische Gesetz, die Gesamtheit von Allahs Geboten, die sich heute mit der Rezeption westlicher Rechtssatzungen, ja ganzer Rechtssysteme abzufinden hat, mit all seinen Folgen in Staat und Gesellschaft, im Personen- und Völkerrecht. Sehr dankbar empfindet man, gegenüber der ersten Auflage, die etwas breitere Behandlung der Frauenbewegung und der Frauenemanzipation. Auch ist die ungleichförmige Beziehung der verschiedenen islamischen Staaten zu übernationalen Organen, wie Vereinte Nationen, Weltfinanz, Vatikan, Bandungkonferenz und Panafrika, ins richtige Licht gerückt. Wären im Historischen auch einige Berichtigungen anzubringen, so bleibt das kleine Buch ein guter Leitfaden, der jedermann in die neuzeitliche Problematik der islamischen Staaten einführt, und zu dem man dankbar greift, weil der Inhalt durch einen ergiebigen Sachindex erschlossen wird.

C. E. DUBLER

H. and R. KAHANE, A. TIETZE, *The Lingua Franca in the Levant, Turkish Nautical Terms of Italian and Greek Origin. XIII + 752 p. Urbana, University of Illinois Press, 1958.*

Die vorliegende Studie über die «Lingua Franca» der Levante sucht zwei an sich fernliegende Gebiete der Kultur- und Sprachwissenschaft – und zwar Türkologie und mediterranes Substrat im weiteren Sinne – miteinander zu verbinden. Die türkischen Seemannsausdrücke griechischen und romanischen Ursprungs sind der Ausgangspunkt für die historische und semantische Deutung derselben im Rahmen der übrigen Mittelmeersprachen, wie Arabisch, Dalmatisch, Albanisch usw. Dabei ergab sich von selbst die Zusammenarbeit des Türkologen A. Tietze mit den Kahanen, die sich vorwiegend der mediterranen Linguistik widmeten. «Lingua Franca» ist hier in einem eingeschränkten Sinne gebraucht, denn das Buch befaßt sich allein mit dem Wortschatz, und innerhalb dessen werden nur die nautischen Fachausdrücke berücksich-

tigt, die das Türkische vom 13. bis 15. Jahrhundert an vom Westen (unter Einbezug Griechenlands) entlehnte, ehe im 19. Jahrhundert die internationale technische Terminologie allgemeine Verbreitung fand. Auch der Ausdruck «Levante» verdient eine Erklärung: damit soll vor allem eine linguistische Einheit umschrieben werden, deren Kern das Türkische ist, der Verwaltungssprache des ehemaligen Ottomanischen Reiches oder von Gebieten, die von ihm abhingen. Schließlich hat sich die Auswahl der Fachausdrücke nicht streng auf die Nautik beschränkt, sondern wurde z. B. auf die Fischerei ausgedehnt, da diese im östlichen Mittelmeer (teils bis nach Tunesien) griechischen Ursprungs ist; hingegen fanden die Fischnamen keine Berücksichtigung mehr.

Das ganze Werk ist in drei große Abschnitte gegliedert: ein erster beschreibt das Verhältnis der Türken zur See während der betrachteten Jahrhunderte (Seiten 1 bis 45); ein zweiter analysiert die nautischen Termini, die alphabetisch angeordnet sind (bis Seite 597), und der dritte und letzte enthält schließlich Quellenangaben und Register (bis Seite 752).

Die Türk-Völker, zentralasiatische Nomaden, die während des ganzen Mittelalters nach Westen vordrangen, kamen erst im Laufe des 15. Jahrhunderts in den Besitz wichtiger Seestädte des östlichen Mittelmeers. Am aufsehenerregendsten war die Entfaltung der ottomanischen Seemacht unter Mehmed II., dem Eroberer Konstantinopels. Dieser Epoche der Entfaltung folgte eine Zeit der Konsolidierung und inneren Formung, während der sich das türkische Piratenwesen und die Art der künftigen mediterranen Kriegführung ausbildeten. Damals fand auch der entscheidende Schritt statt, der die ehemaligen türkischen Reiternomaden unter Zuhilfenahme der unterworfenen Völker zur Seemacht werden ließ. Die Ottomanen waren auf vielen Gebieten die Erben von Byzanz, so erhielt sich auch unter ihnen die genuesische Kolonie von Galata in Konstantinopel. Mochten die italienischen Handelsniederlassungen durch ihre Vorrechte oft wie ein Staat im Staat erscheinen, so blieben sie doch, innerhalb des ganzen Reiches, nur eine ethnische Gruppe mehr mit eigenen Gesetzen, eigener Religion und Nationalität. Ihre nautische Erfahrung wurde, oft durch das Mitwirken griechischer Schiffer, den neuen, türkischen Herren vermittelt. Bildet das 16. Jahrhundert den sichtbaren Höhepunkt und beginnenden Zerfall der ottomanischen Seemacht, so ist dokumentarisch zu belegen, wie weitgehend diese durch Nichttürken bestimmt war, vor allem unter den Korsaren. Fray Diego de Hedo berichtet z. B. 1581 aus Algier, daß von 35 Schiffen nur 10 Türken gehörten; die übrigen Inhaber waren meist Renegaten. Dadurch ist es auch verständlich, daß damals die größte Zahl fremder Seemannsausdrücke im Türkischen Aufnahme fand. Auch in der Kartenkunde zeigt Pîrî Re'îs denselben fremden, westlichen Einfluß, da er angeblich Reste der verlorenen Kolumbuskarte in seinem Weltbild aufnahm (Seite 23). Die folgenden Jahrhunderte brachten den fortschreitenden Niedergang des türkischen Seewesens.

Vom 15. zum 18. Jahrhundert war das ottomanische Türkisch das größte Auffangbecken für romanische und griechische Fachausdrücke der Nautik, gleichzeitig aber auch der wichtigste Vermittler derselben zu den verschiedenen Küstensprachen des Mittelmeeres, vor allem zu den arabischen Mundarten.

Den bedeutsamsten Teil des Werkes bestreiten die 878 behandelten nautischen Termini, die etymologisch und historisch-semantic sorgfältig gesichtet sind und in miszellenhafter Form über das linguistische Material einer wahren Kulturkunde des Mittelmeeres während der Neuzeit zustreben. Das verwertete Sprachgut reicht von Portugal bis zum Pontus und legt beredt Zeugnis ab vom romano-hellenisch-türkischen Zusammenwirken; dabei sind 155 türkische Lehnworte griechischen und 723 romanischen, meist italienischen Ursprungs. Viele von diesen letzten verraten in ihrer türkischen Lautform eine hellenische Vermittlung (Seite 39).

Im Anhang sind die Quellenangaben (Seiten 600 bis 638) zusammengestellt, die der Übersichtlichkeit halber vielleicht etwas einfacher hätten angeordnet werden können. Der Index nach Sachgruppen und das sorgfältige Wortverzeichnis (Seiten 639 bis 752), das nach Sprachen angeordnet ist, erschließen erst richtig den reichen Inhalt dieses Buches.

Die Verfasser haben es verstanden, Kulturgeschichte und Sprache auf das gelungenste zu verbinden. Dabei wird eindringlich dargelegt, daß der Mittelmeerraum auch in der Neuzeit zum Schmelztiegel für eine einheitliche Seemannssprache werden konnte, deren Lexikon kritisch gesichtet hier vorliegt. Das besprochene Buch ist sicher berufen, inskünftig weit über die Belange, die der Titel umschreibt, zu Rate gezogen zu werden; denn es wird ein unerläßliches Nachschlagewerk auch für Vertreter von verwandten Fachgebieten, wie z. B. Romanisten, Slavisten, Arabisten u. a. m., sein. Wir haben den Autoren für die Schaffung dieses neuen Standardwerkes über das mediterrane Lehnwort nur zu danken.

C. E. DUBLER

JOHN L. PHELAN, *The Hispanization of the Philippines, Spanish Aims and Filipino Responses, 1565-1700*. XIV + 218 p. Madison, University of Wisconsin Press, 1959.

Nietzsche soll einmal ausgerufen haben: «O diese Spanier! O diese Spanier! Dies sind Menschen, die zu viel sein wollen.» Die Kolonisierung der Philippinen, die durch Atlantik und Pazifik vom Mutterlande getrennt waren, ist für diese Aussage ein paradigmatisches Beispiel. Sie bleibt, von einem sachlichen Standpunkt aus beurteilt, eine der bemerkenswertesten Leistungen der ganzen europäischen Expansion über den Erdball, denn die *Pax Hispanica* brachte vorerst Gesetz und Ordnung in die ausgedehnten Seeprovinzen von Luzón und der Bisayas; darüber hinaus führte sie das Inselreich unter den Einfluß der westlichen Zivilisation, der es sich ununterbrochen, vom 16. Jahrhundert an bis zur unmittelbaren Gegenwart, zugehörig gefühlt hat.

Dank der spanischen Kolonisation sind unter allen Völkern Asiens allein die Philippinen von revolutionären, antiokzidental, nationalistischen Erschütterungen verschont geblieben. Dies sind, zusammengefaßt, die Schlußfolgerungen von J. L. Phe-lans sorgfältiger und aufschlußreicher Studie.

Die spanische Krone beachtete sorgsamst die Aufteilung der Welt durch Papst Alexander VI. in zwei Einflußsphären – eine östliche, portugiesische, und eine westliche, spanisch-kastilische; diese Demarkationslinie der iberischen Schwestermonarchien erfuhr 1494 im Vertrag von Tordesillas eine Verschiebung nach Westen zugunsten Portugals. Der für Spanien rechtsverbindliche Zustand wurde sogar noch Jahrhunderte später respektiert, als bereits Holländer, Engländer und Franzosen ihre Machtansprüche im Fernen Osten geltend machten (Seite 42). Die unmittelbare Folge des Legalismus der spanischen Krone war, daß die Philippinen nur westwärts, d. h. über Mexiko nach der Überquerung von zwei Weltmeeren und einer praktischen Reisedauer von zwei Jahren, zu erreichen waren. Das Rückgrat dieser weiträumigen Kolonisation waren die religiösen Orden, die neben der Hispanisierung der Bekehrung der Eingeborenen zum Christentum oblagen. Auch wirtschaftliche Erwägungen spielten mit eine Rolle, die z. B. beim Zusammentreffen der Spanier mit den chinesischen Händlern zutage traten. Die von den Spaniern nach den Philippinen gebrachte Staatsauffassung und Verwaltung war weitgehend mediäval; ja das hispanische Mittelalter scheint sich im Fernen Osten geradezu fortzusetzen, denn im 15. Jahrhundert hatten die Muslims den Süden der Inseln erreicht, so daß sich hier der alte Gegensatz zu den «Moros» (Filipinos) während der Jahrhunderte der Neuzeit erhielt (Seiten 16, 137 ff.). Wohin die Spanier während ihrer Expansion auch kamen, suchten sie stets den eingeborenen Adel nicht zu vernichten, sondern waren bestrebt, ihn ihrer eigenen Verwaltung nutzbar zu machen, so daß eine weitgehende Selbstverwaltung der Eingeborenen entstand. Administrativ und faktisch waren die Philippinen von Mexiko abhängig; daher sah man das fernöstliche Inselreich sehr oft als mexikanische Provinz an. Dazu gesellte sich noch die Tatsache, daß das ganze Leben der dortigen spanischen Kolonie von der Galeone abhing, die einmal jährlich von der amerikanischen Westküste mexikanisches Silber für den Staatshaushalt und Handel, vor allem aber Nachschub an Geistlichen aus dem Mutterland brachte. Diese waren unerläßlich, um der «Philippinisierung des spanischen Katholizismus» (Seite 72 ff.) entgegenzuwirken, der andererseits gerade dadurch seine Anpassungsfähigkeit bewies, die auch vor neuen liturgischen Formen und einem ausgedehnten Synkretismus (Seite 78 ff.) nicht halt machte. Ähnliche Grundsätze galten in der Rechtsprechung, indem das Gewohnheitsrecht der Eingeborenen beibehalten wurde, sofern es nicht grundsätzlich den spanisch-christlichen Anschauungen zuwiderlief. Der Übergang von der heidnischen zur spanischen Rechtspraxis wurde so nachsichtig wie nur möglich bewerkstelligt. Die oberste Apellationsinstanz war der in Sevilla sitzende «Consejo de Indias», an den man von den Philippinen aus nur selten gelangte.

Die besonderen ethnisch-sozial-religiösen Verhältnisse der Filipinos und Chinesen neben den Spaniern verhinderten, im Gegensatz zu Lateinamerika, das Entstehen einer numerisch großen und einflußreichen Mestizenschicht. Da außerdem die Eingeborenen nicht angehalten wurden, Spanisch zu lernen, erhielt sich bis auf den heutigen Tag, trotz der Christianisierung, ein starkes, urwüchsiges, völkisches Eigenleben.

Im Anhang vermitteln drei Karten ein anschauliches Bild der Verteilung der religiösen Ordenshäuser. Schließlich sind noch einige Abbildungen beigegeben, die dem reichhaltigen Schrifttum der spanischen Geistlichen entnommen sind. Ihre Berichte und Chroniken nehmen unter den gedruckten Quellen den wichtigsten Platz ein. Aber der Autor hat sich nicht auf diese beschränkt, sondern sehr zahlreiche Originaldokumente eingesehen, die vor allem im «Archivo de Indias» in Sevilla liegen.

Die gründliche Kenntnis der Geschichte Hispanoamerikas und die sorgfältige Prüfung der speziellen Quellen über die Philippinen bilden die Grundlage für die sachliche Darstellung, die der bisher oft verkannten und sehr zu Unrecht verurteilten spanischen Kolonisation durch den Amerikaner J. L. Phelan zuteil wird, dessen zusammenfassende Monographie auf diesem Gebiet neuartig ist. C. E. DUBLER

Handbuch des Sanskrit, von A. THUMB, I. Teil: Grammatik. 1. Einleitung und Lautlehre. Dritte, stark umgearbeitete Auflage von R. HAUSCHILD. XVI+ 347 Seiten, 8°. Heidelberg, Carl Winter, 1958.

Vor mehr als fünfzig Jahren verfaßte der Indogermanist A. Thumb sein *Handbuch des Sanskrit* (Grammatik und Textband) als eine «Einführung in das sprachwissenschaftliche Studium des Altindischen». Die Sanskritisten nahmen es aus manchen Gründen ziemlich ungnädig auf: philologisch war es nicht immer einwandfrei; das Vedische war nicht genügend berücksichtigt; die Umschrift der Sanskritzeichen, mochte sie auch phonetisch verantwortbar sein, widersprach bei acht Zeichen der in Europa fest eingeführten Transkription, bei zweien zugleich dem Lautwert (āi, āu). Als Lehrbuch für Anfänger fand es auch wohl wenig Anwendung. Aber im Sinne des Untertitels befriedigte es in glücklicher Form ein dringendes Bedürfnis; das bestätigte das Erscheinen einer zweiten Auflage 1929. Denn am Sanskrit war die indogermanische Sprachvergleichung erwachsen, und seine Bedeutung als altertümlichste reichbezeugte indogermanische Sprache ist auch heute nicht zu erschüttern.

Eine zeitgemäße Erneuerung ist nach einem halben Jahrhundert hoch erwünscht. Sie begann mit dem Textband (s. diese Zs. 1953, 160). Nun folgt mit Einleitung und Lautlehre die erste Hälfte der Grammatik. Dabei hält sich Hauschild treu an die alte Paragraphenzählung und damit öfters fast allzu treu an den alten Wortlaut. Immerhin finden sich, um zunächst von der Lautlehre zu sprechen, viele präzisere Formulierungen, einige freilich fast unverständlich, so § 181 über den Anusvāra im Sandhi.

Satzbild und Anordnung sind ansprechender und übersichtlicher. Die übliche Umschrift ist durchgeführt; die vedische Akzentuation, an die auch der Anfänger erinnert sein soll, ist fast durchweg angegeben. Aus den inzwischen erschlossenen Sprachen Hethitisch und Tocharisch sind wichtige Wortentsprechungen beigelegt; um so mehr bedauert man freilich die Vernachlässigung der altiranischen Entsprechungen, zumal nach den Ausführungen in der Einleitung (S. 53–56) über die Bedeutsamkeit des Iranischen; und man wundert sich auch über die Transkription iran. *cj* (S. 290 gegen S. 7). Von den Erweiterungen sind am erwünschtesten die über die Schriftsysteme. Viel reicher sind die Angaben über Fachliteratur, wenn auch manche wichtige Aufsätze vermißt werden; willkommen sind viele Fußnoten mit Problemerkörterungen. Beim Ablaut wirkt die etwas einseitige Anlehnung an Hirt leicht antiquiert; und die doch im Kern bis auf F. de Saussure (1879) zurückgehende Laryngaltheorie durfte wenigstens beim Ablaut der Langvokale nicht mit totalem Schweigen außer einem Hinweis in der Fußnote übergangen werden. An Einzelheiten wäre manches zu berichtigen.

Nun zur Einleitung: sie ist von 32 auf 172 Seiten ausgeweitet. Zunächst etwas Äußerliches, das mehr den Verleger angeht. Durch Beibehaltung der alten Zählung sind hier manche Paragraphen auf über 20 Seiten ausgedehnt; um so mehr gehören, wie seinerzeit in der alten Auflage, auf die Seitenköpfe auch die Paragraphenzahlen, und auf die der rechten Seite die Stichwörter dieser Paragraphen; jetzt findet man über 90 Seiten hin unverändert die Hälfte des unten genannten Titels von Kap. 2, und beim Kap. 3 ist die Ungeschicklichkeit der beiden Seitenköpfe noch schlimmer; auch das Inhaltsverzeichnis bietet keinen Ersatz.

Die sehr beträchtlichen Erweiterungen im Inhalt müssen sich auch hier in den bewahrten alten Wortlaut einfügen. Daß sie in ihrem vollen Ausmaß dem klaren Zweck des Handbuchs entsprechen, läßt sich füglich bezweifeln. Das 3. Kap. ist im Umfang verfünffacht, sicher mit Nutzen in den Abschnitten über Indische Grammatiker und über die Sanskritstudien in Europa. Aber mit dem dürftigen Abriß einer altindischen Literaturgeschichte von 34 Seiten ist des Guten für ein sprachliches Handbuch zuviel und für andere Zwecke zu wenig getan; eine gewisse Ausführlichkeit war lediglich geboten für die vorklassische Literatur, in der sich das Vedische zum Sanskrit vereinfacht; die klassische Literatur ist für Sprachgeschichte fast bedeutungslos, denn sie verwendet die Sprache nach früher schon von Pānini fixierten Regeln.

Fast ganz von Hauschild abgefaßt ist das 2. Kapitel «Stellung des Sanskrit innerhalb der indogermanischen Sprachen und der nächstverwandten Dialekte». Es behandelt, nicht klar geschieden, drei Hauptthemen: Das Indogermanische und seine Gliederung; Kultur (einschließlich Religion) und Geschichte Indiens; Die Sprachstufen des Indischen (Vedisch und Sanskrit; die Prākritis; dazu Substrateinflüsse), dies dritte besonders nützlich. Dabei sind, wie es sich gehört, viele Forschungen der Zwischenzeit einbezogen. Nur zwei bedeutsame Punkte seien hier berührt: «Mitan-

ni-Indisch» und Zeitansatz des Rigveda. Der erste betrifft die Folgerungen aus der Tatsache, daß im 14. Jh. v. Chr. in Texten des Mitannireiches in Nordmesopotamien arisches Sprachgut (Götter- und Fürstennamen, Termini der Pferdezucht) auftaucht ist; der Sprachcharakter ist unverkennbar, mögen auch manche Etymologien anfechtbar sein. So kann das zweite Glied des Ortsnamens *Wasu-ganni* (S. 68) mit seinem *g* nicht dem Schlußglied von altind. *vasu-jana* ‚Edel-volk‘ entsprechen wegen dessen *j*, das einen im Iranischen als *z* erscheinenden Patal (§ 126) fortsetzt, schon gar nicht, wenn im zweiten Glied von *Matti-waza* die Entsprechung zu ved. *vāja* ‚Kraft‘ gesehen wird (S. 284). Der Verfasser zählt die Träger dieser Namen, nach seiner Bezeichnung «Mitanni-Indisch», zur Gruppe der Vorfahren der arischen Inder, und zwar mit guten Gründen. Aber er überfordert mit seinen Schlüssen diesen Zusammenhang. Er rechnet nicht mit der Möglichkeit, daß die Mitanni-Inder nur eine zurückgebliebene Absplitterung vom vielleicht schon vorher abgewanderten Hauptstamm darstellen können; so zieht er eine direkte Verbindungslinie von ihnen zu den Einwanderern in Indien, und zwar unter Einbeziehung von Hertels Spätansatzung des Rigveda. Die wohlbekannte sprachliche Entsprechung zwischen den Rigvedaliedern und den Liedern des religiösen Reformers Zarathustra in Iran, der hier ins 6. Jh. v. Chr. gesetzt wird, bildet (S. 59, 93, 130) das Hauptargument für die Annahme von deren Gleichzeitigkeit und weiter für die Entstehung auch des Rigveda im östlichen Iran (Afghanistan), d. h. für Hauschild bei einem letzten Schub von Einwanderern. Damit wird Zarathustra, etwas überspitzt ausgedrückt, zu einem vedischen Sänger bei den Iranern gestempelt, der, in freilich anders gebauten Versen, als Abtrünniger gegen die umliegende rigvedische Deva-Religion auftritt, als ob der Daiva-Glaube sich nicht wie die Vers- und Kultspracheformen aus urarischer Zeit direkt bis zu den Iranern des 6. Jh. hätte erhalten können, und als ob gleichartige Entwicklungsstufen von literarischen Traditionssprachen die Gleichzeitigkeit ihrer Benutzer bezeugen könnten; davor sollte allein schon die Betrachtung des Nebeneinanders von Sanskrit und Prākrit warnen. Mit dieser Chronologie wird überdies Zarathustra zum Zeitgenossen des anderen Reformers Buddha, dessen Geschlecht damals schon im östlichen Indien fest angesiedelt war. Eine damit implizierte Gleichzeitigkeit von rigvedischem Götterglauben und Buddhalehre verbietet sich aber durch die kulturgeschichtlichen Voraussetzungen der letzteren, zu denen die nachrigvedische brahmanische Kultur und Brāhmanaliteratur mitsamt dem Glauben an die Wiedergeburten gehört. Solche grundlegende Fragestellungen sollten in einem Handbuch mit mehr Zurückhaltung behandelt werden, wie sie der Verfasser sonst auch wirklich zeigt.

Man erwartet nun mit Spannung noch den grammatisch wichtigsten Teil, die Flexionslehre, die eine stärkere Umarbeitung als die Lautlehre erfordern wird. Dann besteht für weitere Kreise wieder das Hilfsmittel, das der Bedeutung des Sanskrits für die Sprachforschung gerecht wird.

M. LEUMANN

The Subhâṣitaratnakośa, compiled by VIDYĀKARA. Edited by D. D. KOSAMBI and V. V. GOKHALE. With an introduction by D. D. KOSAMBI. Harvard Oriental Series, edited by Daniel H. H. Ingalls, Vol. 43. CXIX und 341 S. Cambridge (Mass.) 1957.

Schon in der ältesten Anthologie der indischen Literatur, der in Prākṛt verfaßten Sattasāi des Hāla, ist es zweifelhaft, ob es sich bei ihrem königlichen Verfasser um den Dichter der in ihr vereinigten Strophen oder deren bloßen Sammler handelt, und dieselbe Frage erhebt sich auch bei den ähnlichen Werken der Sanskritliteratur wie bei den drei Centurien des Bhartṛhari oder dem Amaruśataka. Die große Beliebtheit, deren sich «schöne Sprüche» (subhâṣita) in Indien zu allen Zeiten erfreuten und die zu deren reichlicher Verwendung in der Fabelliteratur, ja sogar auch im Drama führte, hat immer wieder zu neuen Sammlungen solcher Anregung gegeben, die jeweils einem bestimmten Autor zugeschrieben wurden, so etwa die unter dem Namen des Cāṇakya-Kauṭilya gehende Spruchsammlung. Eine große Zahl solcher Anthologien ist in Indien, vor allem in der Kāvyaṃâlâ, gedruckt worden; Amitagatis Subhâṣitasamḍoha wurde in der ZDMG Bd. 59 und 61 in Text und Übersetzung von Rich. Schmidt herausgegeben.

Ein bisher kaum bekanntes Werk dieser Art ist jetzt von der Harvard Oriental Series erschlossen worden, vorläufig im Text, dem die Übersetzung folgen soll. Die Textgestaltung begegnete hier den selben Schwierigkeiten, die sich der Herausgabe solcher Werke immer entgegenstellen und im Vorliegen weit auseinandergehender «Rezensionen» begründet sind, aus denen den gemeinsamen Kern herauszuschälen oft außerordentlich schwer fällt; die Herausgeber haben in ihrer sorgfältigen Beurteilung des handschriftlichen Befundes, der in der Einleitung eingehend beschrieben wird, alles geleistet, was in diesem Fall möglich ist. Vidyâkaras Anthologie ist, wenn man von Bhartṛhari absieht, das älteste derartige Werk der Sanskritliteratur. Es wurde um 1100 n. Chr. im Jagaddala-Vihâra im heutigen Malda-Distrikt von Ostbengalen verfaßt, wo der letzte Pâla-König Râmapâla gekrönt wurde; der Verfasser mag, wie aus der doppelsinnigen Schlußstrophe seines Werkes geschlossen werden kann, ein Paṇḍit des Klosters gewesen sein. Er war, wie der einleitende Spruch und der Titel der ersten Abteilung (Sugatavrajyâ) zeigt, ein Buddhist, und schon die erste Strophe, die von Aṣvaghōṣa stammt, läßt ihn als Anhänger des Mahâyâna erscheinen, während die folgenden Partien eine starke Hinneigung zu dem von śivaitischen Vorstellungen durchsetzten Spätbuddhismus erkennen lassen; daneben erscheint in der Sûryappravrajâ der Sonnengott als eine Gestalt alt-arischen Glaubens. An Kâlidâsa (?) Rtusamhâra erinnert eine umfangreiche Gruppe von Strophen über die Jahreszeiten, unter denen auch eine von Kâlidâsa figuriert. Ein großer Teil der Sammlung ist dem Liebesleben in Theorie und Praxis gewidmet; es ist dies das eigentliche Kernstück

des Werkes und berührt sich naturgemäß einerseits mit Amaru und Bhartr̥haris *Sṛṅgâraśataka*, anderseits mit der erotischen Sanskritliteratur, dem *Kâmasûtra*, dem *Kuṭṭanimata* und der *Samayamâṭṛkâ*. Der Rest zeigt einen sehr vielgestaltigen Inhalt, dessen kulturgeschichtliche Bedeutung in der Einleitung trefflich gewürdigt wird. Auch die synkretistische Religiosität, in der etwa der Hindugott Kumâra mit dem Bodhisattva Mañjuśrî oder der Liebesgott Kâma mit Mâra zusammenfließt, erfährt eine lehrreiche Darstellung. Der hohe Wert des Werkes für die indische Literaturgeschichte ergibt sich aus der Angabe der von dem Kompilator benutzten Autoren, und deshalb ist die Liste der Dichter, die die Einleitung beschließt und alle erfaßbaren Daten über dieselben enthält, eine unschätzbare Fundstelle für die Kenntnis der indischen Kunstpoesie.

E. ABEGG

The Saundaryalaharî or Flood of Beauty. Traditionally ascribed to S'ankarâcârya. Edited, translated and presented in photographs by W. NORMAN BROWN, Professor of Sanskrit, University of Pennsylvania. The Harvard Oriental Series, edited by DANIEL H. H. INGALLS. Vol. 43, VIII 249 p., 49 pl. Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1958.

Die Sammlung von 100 Strophen im S'ikhariṅ-Metrum, die hier in einer muster-gültigen Textausgabe, Übersetzung und Bearbeitung, bereichert durch prachtvolle farbige Miniaturen, vorliegt, gehört dem S'aktismus (S'rîvidyâ) an und wird wie so vieles andere dem großen S'ankara zugeschrieben. Daß dies Werk bisher in Europa so wenig bekannt blieb und nur ungenügende Ausgaben und Übersetzungen fand, ist um so auffälliger, als es zu den verbreitetsten religiösen Texten des Hinduismus gehört, der von vielen Gläubigen das ganze Jahr hindurch benutzt wird und von dem manche wenigstens einige Strophen auswendig wissen; es sind denn auch zahlreiche Handschriften desselben in allen Teilen des Landes verbreitet, und es existieren in Verbindung damit Listen von magischen Diagrammen (yantra) und mystischen Silben (bîjâkṣara). Für seine Beliebtheit zeugen auch die 36 Kommentare sowie zahlreiche Übersetzungen und Erklärungen in den Volkssprachen. Die Textausgabe Browns beruht auf einer großen Zahl von Handschriften aus den verschiedensten Gegenden Indiens und erfüllt die Anforderungen, die an eine «kritische» Ausgabe gestellt werden, in so weitem Maße, als dies bei der Beschaffenheit der Überlieferung überhaupt möglich ist. Die Übersetzung bestrebt sich, genau zu sein, ohne freilich die reichlich verwendeten poetischen Schmuckmittel (alamkâra) nachbilden zu wollen oder zu können.

Das Werk ist nicht nur ein bedeutendes Erzeugnis der indischen Kunstpoesie, sondern ist auch für die Geschichte des Tantrismus von größter Wichtigkeit. Da es sich um ein Preisgedicht (stotra), nicht um ein Lehrgedicht handelt, ist keine dogmatisch-

systematische Darstellung zu erwarten, und so werden denn Angaben über die materielle Welt, über Götter, Seele und menschliches Schicksal nur in zufälligen Zusammenhängen angebracht; sie lassen sich aber doch zu einer Gesamtschau des S'akti-Glaubens zusammenfügen, dessen wesentliche Züge die folgenden sind. Als einzige Quelle der Erkenntnis wird die göttliche Offenbarung angenommen und weder Wahrnehmung noch Schlußfolgerung als Erkenntnismittel anerkannt, worin sich der S'aktismus mit der Mîmâṃsâ berührt. Die materielle Welt, als Emanation der S'akti-Devî gedacht, heißt Mahâmâyâ, was aber hier nicht als kosmische Illusion, sondern als schöpferisches Prinzip gedacht ist, was ja schon die etymologische Bedeutung von Mâyâ nahelegt. Die Evolution der materiellen Elemente wird in Übereinstimmung mit Sâṃkhya und Vaiśeṣika gegeben. Der Kosmos hat – wie bei den Jaina – die Gestalt eines Weibes, mit Sonne und Mond als Brüsten. Das Diagramm der Devî, das S'ricakra, ist hier ein Symbol des Zustandes der Materie vor ihrer Entfaltung in der Schöpfung. Von besonderer Bedeutung ist die Lehre von der metaphysischen Grundlage des Sprachlautes, die schon in dem Hymnus an die Vâc (Ṛgveda X 125) vorgebildet ist, wo es heißt, daß die Götter durch das Aussprechen der Namen der Dinge diese selbst erzeugten. Diese Schöpferkraft des Wortes ist nun im S'aktismus auch noch wirksam beim Aussprechen von Mantras.

Eine eigenartige Ausgestaltung hat hier die Guṇalehre erfahren: die drei Konstituenten der Urmaterie gehören hier der Devî an, während etwa die Bhagavadgîtâ Viṣṇu von den Guṇas frei sein läßt. Ihre drei Augen haben die Farben der Guṇas: weiß, rot und schwarz. Ihr Schließen und Öffnen bewirkt Auflösung und Neuerstehung der Welt, wie nach śivaitischer Lehre die Welt vergeht, wenn das Auge des Gottes nicht auf ihr ruht; deshalb ließ ja S'iva, als Pârvatî ihm zum Scherz die Augen verdeckte, sein drittes Auge entstehen. Wenn die Augen der Devî sich öffnen, bringen sie Brahmâ (der hier auch den seltenen Namen Druhiṇa trägt), Viṣṇu und Rudra-S'iva hervor, welche die Farben derselben haben. Die Devî verleiht dem Liebesgott Kâma Macht, und nur von ihrem Blick getroffen zu werden bringt einem verlebten Greise neue Jugend, so daß die jungen Weiber ihm zu Hunderten nachlaufen. Ihre Schönheit wird mit allen Mitteln der Kunstpoesie gepriesen, und dies gab ja auch der ihr gewidmeten Sammlung den Namen «Welle» oder «Flut der Schönheit».

Die Lehre von den Cakras hat hier eine besondere Entwicklung erfahren, indem diese den 6 Stufen der kosmischen Evolution gleichgesetzt werden; dagegen fehlt die Vorstellung von den Nâḍîs gänzlich, und es wird auch sonst nirgends auf Theorie und Praxis des Hathayoga Bezug genommen, woraus sich ergibt, daß unser Werk eine Form des S'aktismus vertritt, die vor die sonst bekannten Tantratexte und auch vor die Yoga-Upaniṣads zurückführt; schon dies allein gibt dem Text eine unbestreitbare Bedeutung für die Geschichte des Tantrismus. Von den beiden Richtungen desselben, der Dakṣiṇâcârî- (Rechtshand-) und der Vâmâcârî- (Linkshand-) Schule scheint die Saundaryalaharî eher der ersten zuzugehören. – Daß das Werk S'ankara zugeschrieben

wurde, hatte wie in so vielen Fällen nur den Zweck, ihm Autorität zu verschaffen; aber seine Lehren stehen keineswegs im Einklang mit denen des großen Vedântin, doch mag es immerhin, jedenfalls erst nach der Jahrtausendwende, in einem jener südindischen Maths entstanden sein, die sich zu S'ankara bekannten. E. ABEGG

«Présence du Bouddhisme». *France-Asie*, revue mensuelle de culture et de synthèse. 14^e année. Février–juin 1959. Tome XVI, Nos 153–157. 1 volume, pp. 181–1024. Saïgon, 1959.

La revue «France-Asie» publie un numéro spécial de quelque 850 pages en l'honneur du 2500^e anniversaire du Parinirvâna du Bouddha. Félicitons son directeur, M. René de Berval, pour avoir mené à bien une telle entreprise. Ce gros volume constitue non seulement une somme du bouddhisme historique, mais une tribune du bouddhisme contemporain. Les auteurs les plus divers s'y rencontrent et y font en général bon voisinage.

Les articles, au nombre d'une soixantaine, rédigés en français ou en anglais, sont groupés sous quatre chefs: «Actes», «Textes», «Étapes», «Actualisation». La matière est bien répartie, à part quelques redites que l'ampleur du projet et la dispersion des auteurs ne permettait guère d'éviter. Les rubriques première et quatrième se chevauchent quelque peu: le bouddhisme de tel ou tel pays, traité dans son développement historique sous la première, est repris dans son actualité sous la quatrième.

A la rubrique «Textes», le lecteur curieux des sources scripturaires trouvera profit à lire les extraits du canon pâli, choisis, traduits et commentés par M^{me} Solange Bernard-Thierry: références précises, traduction vivante, commentaire lucide.

Dans la section des «Actes», le bouddhisme vécu, celui de religieux éminents tels que les Révérends Nyânatiloka, Râhula, Sangharakshita, voisine avec le bouddhisme étudié dans ses développements historiques ou doctrinaux par l'érudition universitaire. Les deux tendances fusionnent, à un degré rarement observé, dans l'article de la Śrâmanerî Dharmarakshitâ, admirable de dépouillement, de retenue, de simplicité; intelligence sereine, information étendue, au service d'une subtile sensibilité religieuse: *prajñâ* éclairant *karunâ*. M. André Bareau donne en douze pages un précis de la pensée bouddhique ancienne, qui paraîtra un tour de force à qui connaît un tant soit peu le sujet. L'aspect social, si important, n'est pas négligé: M. Paul Mus rappelle «l'ancrage du siècle dans le bouddhisme ... et de celui-ci dans le siècle». Enfin, M^{lle} Jeannine Auboyer retrace le jaillissement artistique inouï que le bouddhisme a inspiré dans les trois quarts de l'Asie; les cent dix planches insérées dans le volume fournissent la meilleure illustration de son article.

La partie «Actualisation» est à notre sens la plus originale. Seul un périodique tel que «France-Asie», jouissant d'une haute tenue et débordant le cadre de l'érudition universitaire, pouvait nous offrir tous ces renseignements de première main, donnés

par des témoins ou par les responsables eux-mêmes, sur la situation actuelle du bouddhisme en divers pays d'Orient et d'Occident. Le D^r André Migot nous informe de l'attitude tolérante du gouvernement communiste envers le bouddhisme chinois; combien différente de sa politique tibétaine. M^{lle} Delannoy décrit la vie monastique au Tibet, apporte une grande clarté dans ce sujet compliqué, fait justice de certaines erreurs telles que celle des prétendus moines mariés. Les auteurs orientaux apportent un point de vue qui surprend parfois par son immédiateté même, par l'absence de cette réfraction à travers l'Occident dont nous avons trop l'habitude; les auteurs occidentaux retracent la carrière parfois brillante, plus souvent difficile et menacée, que poursuivent les communautés bouddhiques de leurs pays: ressources précaires, isolement, indifférence, ou même opposition larvée. La Suisse ne figure pas au tableau; c'est dommage.

Des cartes et des dépliants orientent le lecteur dans la masse des faits historiques et géographiques. On trouvera à la fin du volume un glossaire soigneusement élaboré; la présence des termes chinois en fera l'utile complément d'ouvrages plus techniques et plus touffus. Enfin, la bibliographie. M. de Berval s'excuse de ce qu'elle ne soit pas exhaustive; nous nous en réjouissons plutôt: telle quelle, elle fournit un répertoire choisi, classé et raisonné de ce qu'on peut lire sur le bouddhisme. Le choix est très bon; la bibliographie est à jour et mentionne même des travaux japonais tout à fait récents.

JACQUES MAY

Liebesgeschichten des japanischen Kavaliers Narihira. Aus dem Ise-monogatari. Mit 14 farbigen Wiedergaben nach den Sôtatsu zugeschriebenen Bildern. Herausgegeben und aus dem Japanischen übertragen von OSCAR BENL. Mit einer kunsthistorischen Einleitung von DIETRICH SECKEL. 47 S. München, Carl Hanser Verlag, 1957.

Ein reizendes Geschenkbüchlein für Freunde der japanischen Kultur und, allgemeiner, für Ästheten: literarische Leckerbissen und raffinierte Malereien in drucktechnisch gediegenster Wiedergabe. Und ein Musterbeispiel dafür, wie die Wissenschaft fremde Kulturwerte auch dem abendländischen Laien nahe-, ja in sein Bildungsgut hineinbringen kann: neben einer sprachlich sehr gepflegten Übersetzung wissenschaftlich wohlgegründete Einführungen und Anmerkungen, die ohne aufdringliche Gelehrsamkeit den Leser belehren – für die behandelten literatur- und kunstgeschichtlichen Fragen aber auch von den Fachgenossen beachtet zu werden verdienen. Das Lob und der Dank für diese schöne Leistung kommen den beiden ebenso beschlagenen wie feinsinnigen Fachleuten Oscar Benl und Dietrich Seckel wie dem Verlag zu.

Die hier dargebotenen zwölf «Liebesgeschichten des Kavaliers Narihira» sind dem *Ise-monogatari* entnommen, der wohl im 9. Jahrhundert entstandenen Sammlung von

Gedichten und kurzen Erzählungen, die sich um die Gedichte ranken, Zeugnisse der frühen und vielleicht höchsten Blütezeit der japanischen Kultur, der Heian-Zeit, und ihre Illustrationen – alle auf Goldgrund – werden Sôtatsu, einem «der größten und japanischsten Maler Japans» zugeschrieben, dessen Schaffenszeit ungefähr von 1600 bis 1630 anzusetzen ist, der aber mit erstaunlichem Einfühlungssinn im Geist und Stil der Heian-Zeit malte.

E. H. v. T.

WOLFGANG FRANKE, *Das Jahrhundert der chinesischen Revolution*. 1851 bis 1949. 299 S., 8°. München, R. Oldenbourg, 1958.

WOLFGANG FRANKE, *Chinas kulturelle Revolution – Die Bewegung vom 14. Mai 1919*. (Janus Bücher) 91 S., 8°. München, R. Oldenbourg, 1957.

Der Verfasser hat sich als Sinologe besonders mit der neueren Geschichte Chinas beschäftigt und kann zu deren Verständnis auch viel aus persönlichen Erfahrungen beitragen, die er während seines dreizehnjährigen Aufenthalts in China, von 1937 bis 1950, gesammelt hat. In seinem Buch *Das Jahrhundert der chinesischen Revolution* ist es ihm gelungen, die Entwicklung der chinesischen Revolution, die sich seit fünf Jahrzehnten vor unseren Augen abspielt, für einen weiteren Leserkreis lebendig und eindrücklich darzustellen. Und zwar die stufenweise Entwicklung, als deren Stufen- und Vorstufen – er vorführt: die Taiping-Revolution (1851–1864), die Reformbewegung von 1898, die Boxer-Unruhen von 1900, die «Revolution der Staatsverfassung» von 1911, die «kulturelle Revolution»: die Bewegung vom 4. Mai 1919, die «politische Revolution»: den Sieg der Kuomintang 1926/28 und die «soziale Revolution» mit dem Sieg der Kommunisten im Jahre 1949. In einem einleitenden Kapitel zeigt W. Franke – was heute als paradox erscheinen mag – die Verankerung des Revolutionsgedankens in der konfuzianischen Staatslehre und die Tradition der Revolutionspraxis in der langen Geschichte Chinas, der auch die kommunistische Revolution gefolgt ist.

Es handelt sich hier also vornehmlich um die politische Revolution, allmählich aber auch um die soziale und wirtschaftliche Revolution im neueren und neuesten China. Ihre kulturelle und geistige Auswirkung wird erst in der «Bewegung vom 4. Mai 1919» allgemeiner deutlich, und diese stellt W. Franke in seinem kleineren Buch *Chinas kulturelle Revolution* ausführlicher und ebenfalls eindrücklich dar.

E. H. v. T.